



desclée
de
brouwer

Spiritualité

Leo Fijen Anselm Grün

L'année où
mon père est mort

L'année où mon père est mort

Ouvrages d'Anselm Grün, chez le même éditeur

Apprendre à faire silence, 2001.

Ce qui rend les hommes malades... et ce qui les guérit, 2001.

Exercices spirituels pour tous les jours, 2002.

Jésus, un message de vie, 2002.

Se pardonner à soi-même, 2003.

L'échec ? Une chance, 2004.

Saint Benoît. Un message pour aujourd'hui, 2005.

Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ?, 2006.

Vie privée, vie professionnelle. Comment les concilier, 2006.

Les Dix Commandements : des chemins de liberté, 2007.

La foi des chrétiens, 2008.

*Management et accompagnement spirituel à l'école de saint
Benoît et de la Bible, 2008.*

Prie et travaille, 2009.

Réponses aux grandes questions de la vie, 2009.

*Miser sur votre énergie spirituelle. Comment traverser les
crises avec courage, 2011*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'avais plus de terre ferme sous les pieds. Et la puissance malfaisante, c'était la tempête.

Chaque fois qu'il y a de l'orage, je ne peux m'empêcher de repenser à ce jour où j'ai pris congé de mon village. Chaque fois que le vent souffle plus fort et que cela fait plaisir à d'autres, je me retrouve à l'instant comme l'enfant que j'étais à six ou sept ans. Chaque fois que l'on annonce une tempête, j'éprouve à nouveau cette sensation de peur. J'ai découvert alors que je n'étais rien, quand la bourrasque grondait fortement, et que je pouvais être tout simplement emporté par le vent.

À vrai dire, cela n'a pas beaucoup changé pendant toutes ces années, c'est bien ce que j'ai appris durant les orages de cette semaine. Nous sommes de petits êtres de rien, pouvant devenir d'un moment à l'autre le jouet de la création. Nous croyons que, dans cette existence, nous pouvons tout maîtriser ; nous vivons dans l'illusion que nous pouvons prévoir et planifier, mais dans ces jours de tempête, nous recevons une tout autre leçon. Peut-être encore plus qu'autrefois, nous nous sentons aujourd'hui désemparés. Quand tout cesse de fonctionner, quand les trains, les autos et les bateaux ne partent plus et que les vols sont annulés, quand la technique moderne nous laisse en plan, nous ne savons alors plus quoi faire. Il suffit qu'il y ait une importante chute de neige ou des orages, qu'il tombe une avalanche de feuilles d'automne, et c'est la pagaille. De nos jours, il suffit qu'on annonce une tempête, pour que tout le monde cesse de travailler et se hâte de rentrer à la maison. Nous sommes plus vulnérables que jamais.

Et pourtant cette vulnérabilité a ses bons côtés. Nous réapprenons à nous rencontrer les uns les autres. Tous ceux qui n'ont pu poursuivre leur voyage et qui se sont échoués dans les gares, ont pu dormir dans un gymnase et se sont mis à échanger. La tempête a rapproché les gens les uns des autres et a permis de

pratiquer la fraternité et la solidarité. Un chroniqueur a écrit sur la une d'un journal interrégional qu'il était dommage qu'elle ait été aussi brève. De son point de vue, elle aurait pu durer plus longtemps car, enfin, quelque chose s'était passé entre les hommes. Après la tempête, c'en était fini de la fraternité. Chacun et chacune a repris son propre chemin.

Leo FIJEN

Nous ne sommes pas maîtres de notre temps

Cher Leo,

L'expérience que j'ai faite avec le vent dans mon enfance est différente. Je ne peux pas me souvenir d'une tempête aussi menaçante que celle que nous avons subie la semaine dernière. Pour moi, le vent a toujours été fascinant. Enfants, nous nous exposions au vent et nous le laissions fouetter le visage. Après quoi, on se sentait intérieurement comme purifiés. Mais la semaine dernière, j'ai vécu le vent comme une menace. Je devais donner une conférence à deux cents kilomètres de l'abbaye. J'ai été inquiet de savoir si le voyage en auto se passerait bien. Je devais rentrer ensuite de nuit. J'ai été soulagé quand j'ai appelé l'organisateur et qu'il m'a fait savoir que la sous-préfecture avait décommandé toutes les rencontres publiques, parce que c'était trop dangereux. En lisant les journaux du lendemain, j'ai été heureux de n'avoir pas pris la route. Tant d'arbres étaient tombés. Les routes étaient barrées. Ni avec la voiture ni avec le train, je n'aurais pu atteindre mon but. Toute circulation était immobilisée.

Cela m'a aussi fait penser à la relativité des choses. Nous décidons des rendez-vous souvent un an à l'avance. Mais nous ne sommes pas maîtres de notre temps. Une tempête peut faire échec à nos projets. Le vent ou la neige peuvent bouleverser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous aspirons au silence

Cher père Anselm,

La nouvelle la plus surprenante de ces derniers temps a été la formation d'un gouvernement aux Pays-Bas. Ce que, jusqu'à une date récente, personne n'avait cru possible vient pourtant d'avoir lieu à huis clos. Les instances dirigeantes des partis se sont mises d'accord. Ce qui est remarquable à plus d'un titre. Les trois chefs de parti ont été formés dans une université chrétienne, tous les trois ont été élevés dans des familles protestantes et tous les trois ont présenté le nouveau gouvernement en faisant valoir des concepts chrétiens comme la compassion, la solidarité, le respect de la vie et du sens communautaire. La formation d'un gouvernement chrétien-social a été une rupture radicale avec le passé le plus récent de la pensée libérale. Du coup, la plupart des commentateurs ont écrit que mon pays revenait aux années 1950, avec le relent de mise sous tutelle cléricale d'un État tenu en laisse.

Les commentateurs ne sont pas à l'aise avec le retour de la pensée chrétienne dans le secteur public. Ils peinent à intégrer ce qui est en train de se passer avec, à l'arrière-plan, les statistiques qui présentent des chiffres en baisse pour les pratiquants et les simples adeptes des Églises. Il n'y a plus que quarante pour cent de Néerlandais qui se déclarent chrétiens, mais la plupart ne sont plus membres actifs d'une Église, ni militants d'un

mouvement chrétien. Mais, en même temps, de plus en plus de citoyens des Pays-Bas aspirent à chercher le sens de la vie et se désignent de plus en plus fréquemment comme « croyants ». Et ils affirment haut et fort que les Églises sont indispensables pour défendre la morale et le sens de la communauté. Eux-mêmes ne vont plus à l'église, mais ils croient que, sans les Églises et leurs valeurs, le pays ne peut s'en sortir.

La valeur de la religion et de l'Église semble pourtant encore plus fortement ancrée aux Pays-Bas que beaucoup ne le pensent. Dans ce contexte, il n'est pas tellement aberrant qu'on en soit venu à cette nouvelle alliance chrétienne-sociale et que l'on s'engage en faveur d'une autre politique : davantage de sens communautaire, davantage d'attention pour les questions non matérielles, davantage de budget pour la jeunesse et la famille, plus de protection pour les handicapés, plus de développement durable, une priorité absolue pour la culture et plus de soutien pour les quartiers sensibles. Tout laisse à penser que nous sommes à un tournant.

Il nous est loisible de communiquer avec le monde entier et de le faire tout au cours de la journée, mais nous ne sommes plus vraiment reliés avec personne. Dans notre travail, nous passons avec fébrilité d'un projet à un autre, mais cela n'alimente plus aucune vie spirituelle en profondeur. Nous vivons dans un monde globalisé, mais nous ne nous sentons nulle part chez nous. Aussi aspirons-nous de plus en plus à une authenticité dans l'attention aux autres, dans le goût du spirituel, dans la fraternité. Nous sommes convaincus qu'il nous faut enseigner l'intégrité morale, que les Églises gardent le souci des valeurs et que Dieu n'est pas encore disparu du cœur des hommes. Ce serait, semble-t-il, l'approche d'un nouveau printemps.

Cela me comble de joie. Car ce qui passait pour démodé et

arriéré voici dix ans se trouve à nouveau à l'ordre du jour de la société. Dieu est de retour aux Pays-Bas, même si cela se passe de plus en plus fréquemment en dehors de l'Église sous une forme de croyance qui est plus variée, plus diversifiée et plus individualisée qu'autrefois.

Leo FIJEN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(Jean 8,32). Seul celui qui supporte sa vérité éprouvera le silence comme une libération. Mais la condition est de cesser de juger. Beaucoup n'accèdent jamais au silence, parce qu'ils sont constamment en train de porter un jugement sur eux-mêmes ou sur autrui.

Quand je me rencontre moi-même dans le silence, alors s'ouvre un processus libérateur et salutaire. J'abandonne les pensées qui montent en moi. Et soudain je fais l'expérience d'un silence qui m'enveloppe. Et je découvre alors en moi-même un espace où tout est calme. C'est l'espace intérieur, où Dieu habite en moi. Le bruit du monde n'y a pas accès et les attentes et les jugements humains n'y pénètrent pas, ni non plus le dénigrement de soi. Dans un silence profond, Dieu habite en moi. Et là où Dieu habite, je suis vraiment libre.

Il est, de temps à autre, précieux de pénétrer dans un lieu extérieur où règne le silence pour accéder à son propre espace intérieur. Quand, par exemple, j'entre dans une église qui respire le silence, qui est le silence devenu édifice, alors je me vis moi-même autrement. Tout en moi devient calme et je ressens en moi cet espace de paix où Dieu lui-même habite. Ou encore quand je pars me promener dans une forêt et que je n'entends aucune voiture, aucun avion et aucun bruit de machine, mais seulement le murmure du vent, alors je vis le silence comme un espace salutaire. Cela me dilate : je respire. Je me sens comme rafraîchi et purifié des souillures du bruit intérieur. Les hommes aspirent à vivre de telles expériences de silence. Mais souvent ils n'y parviennent pas, parce qu'ils ne sont pas en mesure de supporter la première démarche qu'est la rencontre avec soi-même. En pareil cas, ils ont besoin de rencontrer des hommes qui, comme les moines chartreux, sont rayonnants de silence, afin de pouvoir trouver le courage d'adopter la même attitude qui les guérira, les libérera, les purifiera et les rafraîchira.

Personne ne parle de sa propre mort

Cher père Anselm,

Dans une lettre de lecteur parue dans un des journaux chrétiens des Pays-Bas, son auteur abordait le problème de l'euthanasie, l'aide au suicide, la mort et les soins palliatifs. À tout propos renaît dans le public un débat exacerbé sur les diverses formes de fin de vie. L'auteur de la lettre s'étonnait que personne dans cette polémique ne parle de sa propre mort. Certes, nous discutons sur la mort en général, mais nous nous taisons sur la nôtre. Nous n'avons pas le courage de faire allusion à notre propre fin, de réfléchir à l'ultime étape qu'est notre mort ni de l'introduire dans le débat.

J'ai lu cette lettre juste au moment où mon père est entré à l'hôpital. Il n'était plus possible de le garder plus longtemps à la maison ; on constatait qu'il s'était beaucoup affaibli et qu'il n'avait plus la force de se lever ni de se laver tout seul. En même temps, il avait perdu beaucoup de poids et ne savait plus très bien où il en était. Il pensait que son état avait à voir avec sa tête et nous, ses enfants, nous persistions à considérer qu'il s'était emmuré en lui-même sans pouvoir s'en sortir. Nous avons tous été soulagés qu'il soit enfin admis à l'hôpital et qu'on puisse l'examiner sérieusement au service de gériatrie. Dans l'entretien d'admission, les médecins lui demandèrent si parfois il pensait à sa mort. Mon père était assis dans son fauteuil, prostré,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soir. Dans la chambre, c'était le silence, l'intimité des enfants entourant leur père, le réconfort du rituel. Au-dehors, tout était différent. Défilait une parade fleurie dans un tintamarre de musique. Dans la rue, il y avait de la couleur, des fleurs et beaucoup de monde. Quel contraste entre l'intérieur et l'extérieur. Mais c'était bien ainsi : dehors, la vie continuait, tandis que dedans tout était préparé dans l'attente de la mort. La vie et la mort se rejoignaient au-dehors et audedans.

Mon père s'est littéralement offert corps et âme à l'onction des malades. Il a fait ce qu'il avait dit aux médecins : au vu de tous, il se réconciliait avec la mort. Tous ses enfants l'entouraient et ils posèrent leurs mains sur sa tête. Tandis que nous versions des larmes, mon père était pleinement lui-même. En toute sérénité, il prit la parole : il voulait montrer que ce sacrement le préparait à aller vers Dieu. Ensuite, il fit ce qu'il aimait par-dessus tout faire quand tous ses enfants étaient rassemblés. Il l'avait fait à Noël deux ans plus tôt ; il l'avait réitéré à la mort de son épouse et, à présent, il donnait de nouveau l'exemple : d'une voix enrouée et cassée, il pria à haute voix : il récita, de la façon la plus simple, le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Il est celui qui dirige la prière, celui qui ouvre la marche. Il joue le rôle qui est fondamentalement le sien, celui auquel sans doute Dieu l'a prédestiné. Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle Theo. Cela signifie « don de Dieu ». Dans la dernière étape de sa vie, mon père a été aussi pour nous un don divin.

Leo FIJEN

Le face-à-face avec la mort nous rapproche

Cher Leo,

Manifestement, il y a en nous une tendance à refouler la mort de ceux qui nous sont chers. Une mère âgée, un père à l'agonie donnent des signes de l'approche de leur mort. Mais nous ne voulons pas l'admettre. Nous refusons de nous laisser perturber dans le rythme de notre vie. Nous nous imaginons qu'ils vivront longtemps encore. Les signaux que nous donnent les mourants nous confrontent à notre propre mort. Je suis mortel : il me faut affronter cette réalité. Force est pour moi de réfléchir à la façon dont je prendrai congé de mon père, de ma mère. Mais je préfère ne pas y penser. La séparation nous coûte. Elle me fait anticiper la solitude où elle me laissera. Peut-être que cela évoque l'adieu à mon enfance qui m'a révélé le fait qu'on se retrouve seul devant la vie. Et je refuse de me confronter à cet enfant livré à lui-même que j'ai été. Pourtant la mort d'autrui m'oblige à penser à ma propre mort et à ma solitude. Si vient à me manquer le père qui a été pour moi un appui, près de qui je pouvais venir quand j'avais besoin d'un conseil, alors je dois être à mon tour un père pour cet enfant blessé et abandonné que je suis et le traiter paternellement, le prendre avec tendresse dans mes bras et le protéger.

Ce que vous m'écrivez sur l'onction des malades administrée

à votre père m'a beaucoup touché. Dehors, c'était le défilé floral et, à l'intérieur, l'onction de votre père mourant. Celui-ci ne connaîtra plus aucun printemps. Mais ce que le défilé floral fête – le retour au vert de la nature dans sa beauté et sa vitalité premières –, il le verra d'une autre façon dans sa mort. Alors la fleur originelle et unique que représente votre père reflourira et s'illuminera dans sa beauté véritable et authentique. Il accédera à sa vérité première. Dans l'onction des malades, votre père a reçu l'amour de sa famille. C'est son propre frère qui l'a administré. Mais en même temps, votre père a été le berger et l'orant qui reprend les antiques prières qu'il connaît depuis sa jeunesse dans le cercle de famille qu'il représente à vos yeux et qui fait cause commune avec elle. Il prie à présent comme un croyant et comme le cœur de sa famille. Il reprendra dans sa prière les mêmes mots quand le Christ ressuscité viendra à sa rencontre dans la mort. En récitant alors le *Notre Père*, il franchit déjà le seuil de la mort pour entrer dans la gloire qui l'attend, où il contempera le Père du ciel et où son nom sera pour toujours sanctifié.

Je trouve que l'onction des malades est un sacrement admirable. Je l'ai administré à une mère de trois enfants. Les deux fils savaient que leur mère, atteinte d'un cancer, ne survivrait pas. Mais ils en refoulaient le diagnostic. Au début de cette onction des malades, j'ai invité les enfants, le père, la sœur de la mère et son amie, à poser leurs mains en silence sur la malade. Il se créa alors un climat de tendresse et de proximité. D'un coup, la mère était au centre de l'assemblée. Tous étaient tournés vers elle. Tous lui souhaitaient la bénédiction et lui manifestaient leur amour. Après que j'eus marqué de l'onction les mains de la malade, j'ai convié toutes les personnes qui l'entouraient à faire une croix sur les mains qui venaient d'être ointes, en lui disant chacune ce qu'elles souhaitaient lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le corps rompu du Christ. À mon sens, ce fut encore un signe du ciel. Et ce fut un geste d'adieu de la part de votre père. Je vis, personnellement, souvent de tels « imprévus » après la mort d'un être cher. Selon moi, ce ne sont pas des hasards, mais des signes donnés par le défunt. Voici ce que votre père a exprimé : le Christ a été brisé pour nous, afin que notre fragilité puisse participer pour toujours à sa vie éternelle. Dans sa mort, le Christ a été rompu pour nous, afin que nous nous laissions dès ici-bas briser pour Dieu, pour que toutes les carapaces que nous avons édifiées et les masques dont nous sommes porteurs disparaissent et que nous accédions à notre moi authentique. La croix cassée posée sur le cercueil indique que, par sa mort, votre père a été brisé pour accéder à Dieu pleinement ouvert à son amour infini. Par cette croix en morceaux, votre père nous adresse à tous un message : « Ne vous crispez pas sur vous-mêmes. Laissez-vous toujours davantage rompre pour Dieu. Même si cette fracture fait mal, elle nous mène à une vie incomparable, à un amour plus fort que la mort. Elle nous ouvre à l'amour infini de Dieu et à son éclat qui s'étend sur nous comme un "ciel rayonnant". » Je souhaite à tous ceux qui ont participé à ces obsèques impressionnantes de saisir le sens du message de votre père et d'en vivre de façon nouvelle : se laisser rompre pour accéder à Dieu et à l'image authentique qu'Il s'est faite de chacun de nous.

Le toit qui me protégeait

Cher père Anselm,

Moins de douze heures après les obsèques de mon père, je me suis trouvé en présence de trente-cinq membres de la paroisse devant l'église de mon village. Ils étaient en partance pour un pèlerinage de dix jours en Terre sainte sur les traces de Jésus. J'ai pris congé d'eux avec des sentiments mêlés, car il y a bien cinq ans que j'avais donné l'impulsion initiale de ce voyage. À l'époque, avec le curé de la paroisse, j'étais allé quelques jours en Terre sainte pour préparer ce pèlerinage. Je m'étais laissé gagner par la spiritualité de la montée à Jérusalem et durant des années, nous avons rêvé à plusieurs de nous mettre en route avec d'autres fidèles en direction des lieux saints. Mais entre-temps, divers empêchements ont surgi. Par trois fois, ce fut repoussé à cause des menaces de guerre. Enfin, le moment était venu : les membres de la paroisse étaient sur le départ. Je me trouvais à côté d'eux et je les regardais. Ce ne fut pas aisé pour moi. Je ressentais le chagrin et le deuil provoqués par la disparition de mon père, mais j'étais aussi fort triste de ne pouvoir faire partie du pèlerinage.

Je n'ai pas un seul instant remis en question ma décision de ne pas y participer. J'étais intimement persuadé que ce n'était pas le bon moment pour partir en voyage. Je me sentais trop fatigué après des semaines chargées affectivement, où j'ai été

très proche de mon père malade. En pensée, j'étais encore près de lui, proche de sa mort et de ses obsèques. J'ai dû me contenir pour ne pas me mettre à pleurer. Tout en moi me disait qu'il était préférable de ne pas partir en Terre sainte. La seule perspective de faire partie du voyage m'aurait déjà paru une trahison à l'égard de mon père. Et pourtant, l'impression de vide et le sentiment de dénuement causé par la perte de mon père m'ont fait particulièrement mal lorsque j'ai pris congé des paroissiens sur le départ. Je ne serais pas avec eux et jamais je ne pourrais refaire ce voyage en leur compagnie.

Lorsque le pèlerinage en fut à mi-parcours et que nous parvinrent les premières impressions enthousiastes en provenance de la Terre sainte, je me suis demandé pourquoi mon père était-il mort justement à ce moment-là. Quel message Dieu entendait-il me communiquer par le fait que je n'aie pu me joindre à ce groupe ? Que signifiait pour moi l'obligation de rester, que fallait-il que j'en déduise ? Les réponses me sont parvenues petit à petit. Et j'ai commencé à comprendre qu'il ne m'était pas possible de faire deux choses en même temps. Il m'est devenu de plus en plus clair qu'en accompagnant mon père, j'avais déjà fait mon pèlerinage. Au cours des heures passées à son chevet, j'avais davantage suivi les traces de Jésus qu'à tout autre instant de ma vie. Mon vrai voyage en Terre sainte a été de rester aux côtés de mon père mourant. Progressivement, j'ai pris la juste mesure de ce qui m'était advenu et j'ai pu me réconcilier avec le fait de ne pas être parti pour Israël.

Ainsi, j'ai eu l'occasion de réfléchir à votre dernière lettre. Vous m'avez encouragé à jouer le rôle de père pour autrui. Cela me semble être une tâche de grande envergure. « Le toit a disparu », m'a dit récemment un bon collègue. Oui, le toit a disparu et c'est à moi désormais de devenir un abri pour autrui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les morts peuvent nous faire signe

Cher Leo,

Le faire-part de naissance du quatrième enfant de votre amie concorde avec le mystère de notre vie. Sans miracle, nous ne pouvons pas vivre. La vie est un mystère et elle ne cesse de nous réserver des surprises dont certaines sont divines, grâce auxquelles Dieu lui-même nous atteint. Assurément, des frères et sœurs décédés peuvent nous adresser des signes inexplicables. J'ai rencontré maintes fois des gens qui me racontent que leur enfant décédé, leur père ou leur frère défunts, leur mère ou leur sœur disparues, leur ont donné un signe qui leur était apparu comme venant du ciel. La naissance du quatrième enfant de votre amie en est un. Luuk, son frère décédé, l'a bénie avec la naissance d'un fils. En allemand, nous disons d'une femme enceinte que son corps a été béni. C'est ce qui est arrivé à votre amie. Cette bénédiction vient de Dieu. Mais parfois, ce sont les défunts qui nous la communiquent. Nous devons être reconnaissants de ce que nous ne restions pas seuls dans le malheur et que des défunts deviennent pour nous source de bénédiction et qu'ils implorant Dieu en notre faveur. Ainsi prions-nous les saints pour qu'ils nous obtiennent la bienveillance divine. Notre relation à Dieu revêt une coloration humaine grâce à notre relation avec nos chers disparus. Nous n'avancions pas seuls devant Dieu. D'autres prient pour nous et

nous aident quand nous restons sans voix en présence de Dieu, pour qui nous n'éprouvons plus aucune sensibilité. Et ce peuvent être aussi des personnes décédées qui interviennent à notre bénéfice.

Pour ma part, le message du frère disparu, Luuk, rejoint celui que nous donne l'évangéliste Luc. Dans son évangile, Jésus livre aux disciples d'Emmaüs le sens du mystère de sa mort ainsi que celui de notre misère et de notre détresse : « Ne fallait-il pas que le Messie endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Luc 24,26). Une telle parole est pour moi la clé qui va me permettre de comprendre aussi, après coup, mon expérience de la déception, de la séparation, de l'absurde et du désespoir. Si je transpose, cela veut dire pour moi : « Ne fallait-il pas qu'il en soit ainsi pour que les images que tu t'étais faites de la vie et de toi-même ne soient pas abolies, détruites et que tu t'éveilles à un nouvel essor pour t'ouvrir à la gloire de Dieu, à la forme unique, à l'éclat originel que Dieu t'a donnés ? » J'ignore les raisons pour lesquelles j'ai été déçu et attristé. Je n'ai aucune réponse à de telles questions. Mais, après coup, je peux comprendre que tout ce qui m'a contrarié dans la vie, ce qui m'est tombé dessus de l'extérieur, les illusions personnelles que je me suis faites sur ma vie, tout cela s'estompe et m'amène à retrouver mon intimité la plus profonde. Si j'assume ce qui m'a fait dévier, alors cela ne me brisera pas moi-même. Ce sera seulement la mise à plat des idées que je me faisais de la vie.

Selon l'évangéliste Luc, la mort et la résurrection de Jésus sont le condensé de toute la Sainte Écriture. Tout ce qu'a exprimé l'Ancien Testament sur Dieu s'est accompli dans la mort et la résurrection de Jésus. Là se réalise le fait que Dieu nous a libérés du tombeau, qu'il ressuscite les morts, qu'il reconstruit la ville détruite et que sa grâce nous conduit à un nouvel épanouissement. Cette mort et cette résurrection nous

montrent qu'il n'y a pas d'échec qui ne puisse mener à un nouveau départ, qu'il n'y a pas de mort qui ne puisse être vaincue par la vie, qu'il n'y a pas de ténèbres qui ne puissent être illuminées, qu'il n'y a pas de torpeur qui ne puisse être réveillée par l'amour. La mort du frère de votre amie et la naissance de son quatrième enfant ont concrétisé le message de l'évangile de Luc d'une manière que, de nous-mêmes, nous n'aurions pu escompter. Aujourd'hui encore, Dieu ne cesse de nous faire signe. Tout près de nous, il existe des hommes qui interprètent de façon neuve nos expériences, nos déceptions, notre désarroi et qui, à la lumière de l'Écriture sainte, nous ouvrent les yeux sur ce qui se passe en vérité dans notre existence. Jésus, le Ressuscité, nous rencontre, lui-même, dans des hommes que nous ne connaissons pas et nous accompagne sur notre route. Il ne nous endoctrine pas, mais commence par écouter ce que nous avons à lui dire. Et il met notre expérience en rapport avec la Sainte Écriture. Alors soudain, nos yeux s'ouvrent. Et nous le reconnaissons. Il en va de nous comme des disciples d'Emmaüs. Quelques instants plus tard, il a de nouveau disparu. Il échappe à notre prise. Nous avons senti sa proximité : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ? » se dirent les disciples l'un à l'autre. Jésus leur a parlé de telle manière qu'il les a émus en profondeur et qu'ils se sont sentis touchés par Dieu. À travers le quatrième enfant de votre amie, Jésus n'a pas seulement parlé à la mère, mais encore à vous et à bien d'autres proches dont il a touché le cœur en y insufflant un amour sans pareil. Luuk, le frère décédé, et Luc, l'évangéliste, nous ouvrent les yeux afin que nous reconnaissons Jésus. Et ils ouvrent nos cœurs afin que l'amour indicible de Dieu, manifesté en Jésus, nous comble aujourd'hui et transforme notre deuil en joie et en joie et en gratitude.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La maison de mes parents était un lieu sacré

Cher père Anselm,

« Maison à vendre. » J'arrive en auto et je vois les panneaux de grande dimension posés sur les fenêtres : « Maison à vendre » en lettres d'un rouge criant. Ce qui autrefois a été pour notre famille un espace protecteur, se trouve à présent offert à tout automobiliste de passage. Voilà ce qui me pose problème. Je ne supporte tout simplement pas que cette demeure qui a été la fierté de mon père soit livrée à la convoitise des passants. Tout semble ouvert au premier venu. Je le dis à ma sœur cadette. Elle habite tout près, c'est elle qui s'occupe de la maison et cela la gêne beaucoup. Plus vite la maison sera vidée et vendue, mieux cela sera, penset-elle. Commençons par débarrasser le premier étage. Je me tiens à côté d'elle et je regarde. Je me demande pourquoi j'ai, en fait, tant de difficultés à me séparer de cette maison. Mentalement je suis ailleurs et mes pensées me ramènent au monastère des bénédictins de Keizersberg, à Louvain. Là, j'ai appris ce que l'intimité d'un endroit peut vraiment dire. C'est là que j'ai trouvé une explication à mon désagrément face à la mise en vente de maison de mes parents. En effet, cette demeure n'était pas n'importe quel endroit. C'était un lieu sacré, parce que son extérieur me donnait la possibilité d'entrer à l'intérieur, parce que son toit et ses murs

m'offraient l'assurance d'y trouver mon âme. Tout homme a besoin d'une façade extérieure avant d'accéder à l'intérieur. Dirk Hanssens, prieur du monastère, situé sur une colline à Louvain, m'a éclairé à ce sujet. Il m'a invité à parcourir avec lui les couloirs du bâtiment. Il m'a conduit dans les combles et m'a expliqué pourquoi il trouvait agréable d'y grimper par les escaliers. Tout endroit de l'abbaye, il en était sûr, est comme un miroir pour l'âme. Tous les moines ont besoin d'un espace de protection pour nourrir le courage de l'aventure qu'ils vivent intérieurement. C'est pourquoi ils ne peuvent s'en sortir sans un espace modeste qui leur soit réservé à eux seuls. C'est le lieu le plus sacré du monastère. Car là, on recherche l'éternité.

Le prieur m'a ensuite emmené dans un autre endroit particulier, le jardin de la cour intérieure carrée du cloître. Là s'élevait là une colonne surmontée d'une croix. C'est le centre de notre vie, le fondement de notre existence, m'a-t-il murmuré. Le sens de notre vie n'est pas de parvenir au centre : cette place est toujours réservée aux autres ou à l'Autre. Mais notre mission est bien d'approcher du centre. La quête peut seulement commencer quand nous disposons d'une partie extérieure par laquelle nourrir notre démarche.

Je ne cesse de regarder mon frère et mes sœurs en train de déménager la maison de nos parents. Ils s'y adonnent avec entrain pour vider les tiroirs des tables de chevet et cela se fait à une folle allure. Moi, je trouve cela trop rapide. Les garnitures de fenêtre, les accessoires du jardin, les meubles intimes qu'on enlève : autant de symboles protecteurs qui disparaissent. Hier, c'était un lieu où l'on recherchait l'intimité familiale ; à présent, cela devient un ensemble de pièces vides où personne ne peut plus rechercher un soutien. Je ressens le besoin de me réfugier dans un endroit protégé où il me soit possible de faire revivre le souvenir de mes parents. J'aspire à retrouver un bref instant la

paix de la maison paternelle et je demande à mes frères et sœurs s'il est bien dans l'ordre des choses que tout disparaisse. Tout y est encore dans la disposition traditionnelle : il y a toujours sur le mur le vieux calendrier de notre père, dont les jours sont barrés jusqu'à la date du 28 avril. Le temps s'est donc arrêté à sa mort. Je trouve heureux que les murs et les fenêtres qui donnent sur le jardin soient encore les témoins vivants de ses derniers jours. Aussi, je touche avec tendresse le calendrier et je m'assieds à la place où se trouvait son lit. Ainsi, je suis de nouveau en sa compagnie pour un court laps de temps.

Leo FIJEN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sa ligne téléphonique, la mise en vente de sa maison et finalement l'installation de sa pierre tombale, bref tout cela représentait la fin sans retour. À présent, mon père repose aux côtés de ma mère, leurs noms sur la pierre tombale le confirment. C'est irrémédiable !

Le temps ne pansé pas toutes les blessures, mais il crée une certaine distance. Ces trois mois qui ont suivi la mort de mon père m'ont permis de me réconcilier de plus en plus avec sa disparition. Cette distance m'apprend à ajuster mon regard et à vivre le passé d'une tout autre manière. Au cours de mes voyages dans les abbayes flamandes, sœur Hannah, de la communauté bénédictine de Loppen, m'a fait découvrir la communication sans paroles. Et elle m'a aidé à réinterpréter la séparation. Du fait de ses études à Rome, elle a été souvent absente de son monastère. C'est alors qu'elle a appris à estimer ses consœurs et à voir grandir son affection pour elles. Elle est persuadée que c'est la distance qui permet cela ; elle suscite un espace qui nous fait considérer d'une autre façon et avec plus d'intensité ceux qui vous sont chers.

À présent seulement, je puis le confirmer – trois mois plus tard – en repensant à mon père. Je vais encore donner quelques exemples. Lors des rangements, j'ai découvert que mon père et ma mère avaient rassemblé dans un dossier particulier des liturgies funéraires. De toutes les obsèques auxquelles ils avaient pris part, ils ont regroupé les feuillets liturgiques. Ils en ont souligné ce qu'ils y avaient apprécié. Parfois, ils ont même ajouté de brèves annotations. Je ne l'avais jamais su, mais j'ai alors compris qu'ils s'étaient préoccupés tous les deux de leurs adieux à la vie et de leur mort et qu'ils y avaient pensé plus que je ne l'avais supposé. Visiblement, ils s'étaient préparés à leur fin inéluctable.

Ainsi ai-je également lu toutes les lettres qu'avait écrites ma

mère et qu'elle avait mises dans une enveloppe spéciale. Elle écrivait beaucoup de lettres et de chacune, elle gardait une copie. Il ne s'en dégage aucune impression de joie. Pis, elle trahissait là son côté le plus sombre. Je le savais bien : ma mère était fatiguée de vivre. Mais je n'avais jamais su que c'en était à ce point. En réalité, elle aspirait à la mort et elle l'a attendue avec un courage héroïque. L'aggravation du rétrécissement de ses vaisseaux sanguins et son refus d'une amputation ont atteint la limite ultime et l'ont conduite à son terme. Elle en avait déjà depuis longtemps fini avec la vie. En lisant ses lettres, j'ai su que, pour elle, la mort était en réalité une délivrance.

J'ai fait la même expérience avec mon père. Dans les semaines qui ont suivi sa disparition, j'ai trouvé son agenda. J'ai commencé par m'en réjouir. Mon père y inscrivait tout avec une extrême précision. Toute son existence y était consignée. Dans son exactitude quotidienne, il restait également un père et un grand-père plein d'affection. Cela m'a comblé de joie, car je le reconnaissais là parfaitement. Mais tout a changé quand j'ai feuilleté l'été 2006. À partir de cette époque, il n'y avait plus aucune annotation. J'en ai été effrayé. Sans qu'alors j'en aie eu la moindre idée, la flamme de sa vie s'était déjà éteinte. Il sentait ses forces décliner ; en lui, disparurent toute énergie et toute inspiration, au point qu'il ne trouvait plus la force de noter ses rendez-vous quotidiens. Mon père était déjà en train de mourir et je ne m'en étais pas rendu compte. Seulement maintenant je comprends comment il avait dû en souffrir et ce n'est qu'aujourd'hui que je réalise que, dès lors, il a dû sentir que sa fin était proche. C'est bien pourquoi je peux mieux me réconcilier avec sa mort et, pour cette raison, la pierre tombale de mes parents me laisse dans une plus grande paix qu'elle ne le fait pour ma sœur. La mort de notre père était inéluctable. Son agenda de 2006 en est l'ultime preuve. En cet été-là – c'était le

dernier –, c'en était déjà fini pour lui. La distance temporelle et affective m'a donné maintenant la possibilité d'envisager sa mort d'une façon différente.

Leo FIJEN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marquée de façon de plus en plus intense par la disparition de mon père. Quand la mort approche, les nouvelles du vaste monde se relativisent, c'est bien ce que notre correspondance m'a appris. Le décès de mon père restreignait mon regard et ôtait de leur acuité aux titres de la une des journaux, en déplaçant les accents de mon existence.

Les petites nouveautés qui se produisaient dans ma propre famille dominaient en fait tout l'ensemble. À partir du moment où mon père a atteint ses quatre-vingt-deux ans et que, peu après, je l'ai accompagné à l'hôpital, j'ai vécu dans un microcosme familial et j'ai fait fi de tout le reste. Bien sûr, je prenais toujours connaissance des grandes nouvelles, mais elles ne me touchaient pas. Lorsque la mort de mon père est devenue inéluctable, j'ai vécu au jour le jour. Quand sa fin a été proche, j'ai vécu plus consciemment que jamais. J'ai été étonné que le caractère de finitude de la vie humaine mette sens dessus dessous ma propre existence à ce point ! Je suis devenu plus attentif à ce qui se passait ici et maintenant, j'ai appris à estimer des choses jusqu'alors pour moi moins importantes. Il n'existait plus de différence entre ce qui était essentiel et ce qui ne l'était pas. Tout comptait : chaque minute avec mon père était précieuse et unique. Rien ne pouvait plus avoir été réitéré, revécu. Dans tout ce qui arrivait, j'avais le sentiment que cela pouvait bien être la dernière fois. Je vivais avec la conviction que, pour nous, il n'y aurait peut-être plus un autre matin. J'étais profondément convaincu que le temps pressait, qu'il allait nous manquer et que chaque minute passée en compagnie de mon père était une minute de gagnée. Je me comportais comme Henri Nouwen me l'avait un jour appris : vis comme si chaque jour était le dernier et comme s'il n'y avait plus aucun matin à attendre.

Cela ne signifie pas que j'ai alors été surmené et que tout

était urgent. Les choses se déroulaient de telle sorte que je savourais chaque moment précieux qui m'était donné. La conséquence en fut que je célébrais chaque minute. Aussi ai-je décidé d'aller de plus en plus souvent voir mon père pour boire simplement un café avec lui ; c'est pourquoi je suis passé presque chaque jour à l'hôpital où j'appréciais de retrouver mon frère et mes sœurs ; dans les derniers jours de la vie de mon père, j'ai offert un gâteau chaque matin, pour célébrer le fait que nous tous – frères et sœurs, neveux et nièces – avions pris le temps de nous réunir autour du lit de notre malade et que nous nous serrions bien les coudes.

En ces jours-là, effectivement, je ne regardais plus la télévision, je n'écoutais plus les nouvelles à la radio, je ne consultais plus les pages des télex et d'Internet. Les débats sur le changement climatique, la mort de soldats néerlandais en Afghanistan, les débats sur l'intégration, le scandale du doping pendant le Tour de France, les adieux de Tony Blair – je ne prêtais aucune attention à tout cela. Je vivais dans un monde beaucoup plus restreint – dans une chambre d'hôpital ou dans le jardin d'hiver de la maison de mes parents. L'existence se réduisait à un baiser, une tasse de café, une poignée de main, un fruit, une prière, une agréable conversation, un silence prolongé et une patiente écoute. Cette manière de vivre s'effectuait au-delà de tous mes désirs, de mes lectures, de mes livres et de l'audimat. Le monde était aussi petit que le fauteuil de mon père, son lit à l'hôpital ou à la maison, la cuisine du logis parental. Les seules questions que l'on me posait, étaient du genre : Quand reviendras-tu ? Quand est-ce qu'on se revoit ? Quand prierons-nous encore ensemble ? J'ai réalisé alors que la famille dont je suis issu m'avait mis un sol ferme sous les pieds, avait conféré du sens à mon existence, m'avait révélé beaucoup de choses sur les racines de ma vie. Du fait que j'avais pris du

temps à cet effet, j'ai appris à mieux connaître mon père, comme j'avais pu le faire près du lit de ma mère. Mieux encore : je devais reconnaître que parfois, je lui ressemblais plus que je ne l'avais pensé. Jamais je n'oublierai le jour où je l'ai accompagné chez le gériatre. On lui a demandé ce qu'il mangeait chaque matin. « Du chocolat au lait, du miel et un petit gâteau », répondit-il. Je reçus un choc en l'entendant. Tout cela me parut si naturel : depuis trente ans, en effet, que je n'habite plus à la maison, je découvre à cette occasion que je prends le même petit-déjeuner que lui.

J'ai fait encore une autre découverte lors du rendez-vous avec ce médecin spécialiste. Mon père lui a raconté qu'il aurait préféré ne pas devenir stucateur. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait, après son certificat d'études, embrassé une carrière sociale ou se serait engagé au service de l'Église. Mais son père avait besoin de lui dans son entreprise et il ne lui avait pas laissé le choix. Durant toute sa vie, mon père n'a donc pu suivre ses aspirations. J'ai vécu semblable expérience du fait que, des années durant, je me suis demandé si j'aurais le courage d'entrer au Grand Séminaire. Je me suis plus tard entretenu au sujet de cet aveu de mon père, avec son frère cadet, le prêtre. Celui-ci m'a raconté que, dès ses jeunes années, mon père impressionnait son entourage par sa piété et sa foi courageuse, qu'il vivait dans la profonde conviction que Dieu avait marqué son existence. En écoutant cela, j'ai réalisé que je ressemblais dans ma vie de foi davantage à mon père que je ne l'avais imaginé jusqu'alors.

Mon père s'est totalement livré au cours de cette consultation. Par moments, j'avais le sentiment d'assister à une confession. Parvenu tout à la fin du questionnaire médical, mon père a fait soudain le constat qu'il n'avait jamais vécu dans un climat de confiance. En commençant par son éducation, il affirma que, quoi qu'il ait fait, il ne s'estimait jamais assez bon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dépendante. J'ai été vraiment impressionné quand j'ai vu Jacob dans les bras de ma femme – tout à fait calme, apaisé, plein de confiance. Les petits enfants ne vivent qu'en dépendance. Et ils ne se lassent jamais d'être soulevés, baignés et alimentés. Ils ne peuvent vivre que s'ils s'abandonnent eux-mêmes : ils nous apprennent ainsi que nous avons toujours besoin des autres.

J'ai été ému en voyant le petit Jacob dans les bras protecteurs de ma femme. Et je me suis demandé si nous, les adultes, nous n'avons pas la nostalgie de ce sentiment de sécurité et de cette assurance, de cette tendresse et de cette sollicitude, de ce dévouement et de cet amour inconditionnels. Quant à moi, j'aspire parfois à me retrouver – ne serait-ce qu'un instant – totalement insouciant, cajolé et choyé, bref pour un moment, tel un petit enfant.

Qui n'aspire pas parfois à cet état où les autres pourvoient à tout ? Je me pose cette question alors que je suis bien au clair sur le fait que tant de vieillards considèrent autrement cette dépendance. Ils se rendent bien compte que cette situation les avertit de l'approche de la mort. Depuis une dizaine d'années, je suis actif comme bénévole auprès des personnes âgées. J'ai vu de près comment des vieillards joyeux et optimistes se transformaient, en l'espace de quelques mois, en personnages brisés et sans ressort. Ils ne pouvaient plus supporter de devoir dépendre de l'aide d'autrui. Ils ressentaient cela comme humiliant et dès lors devenaient grincheux dans la dernière étape de leur existence, et de rage frappaient du poing sur la table. Ils se sentaient blessés dans leur dignité d'êtres humains et n'étaient plus capables d'accepter une telle vulnérabilité.

À leur contact, j'ai découvert que la dépendance pouvait priver les vieillards de leur intimité : se rendre aux toilettes, se laver les dents, se raser et prendre une douche rafraîchissante. Je savais donc à quel point la dépendance pouvait vous dérober le

sol sous vos pieds, mais je n'aurais jamais pensé que cette dépendance pouvait à ce point ébranler mon père malade. D'ailleurs, il était toujours resté assez dépendant de ma mère et il n'avait jamais tout à fait perdu son innocence enfantine. Aussi, j'en concluais qu'il serait un patient facile, même dans son lit, à la maison face à la fenêtre du jardin. Or, c'est le contraire qui s'est passé. Dans les dix derniers jours, mon père a éprouvé beaucoup de souffrances, mais il a plus lutté contre sa déchéance que contre la douleur. Il refusait de dépendre d'autrui pour subvenir à ses soins élémentaires. Jusqu'à quelques jours avant sa mort, il voulait se lever de son lit et même aller encore seul aux toilettes. L'avant-veille de sa fin, il a encore demandé son rasoir et son peigne. Il soupirait et geignait dans son lit ; de ses mains il frappait sa couverture, tout en secouant la tête de façon énergique, parce qu'il sentait qu'il était une charge pour les autres.

Cet homme qui, en un certain sens, était resté un enfant, ne pouvait se comporter comme tel. Il avait honte devant sa famille et ceux qui le soignaient et il a vécu cette dépendance de la façon la plus pénible. Il avait appris de ses parents à n'être une charge pour personne. À présent, il ressentait le contraire. Il avait le sentiment qu'il dérangeait tout monde et qu'il ne comptait plus pour rien. Je n'ai pu le détourner de telles pensées. À cette époque, j'ai reçu en cadeau un livre que je n'ai lu qu'après son décès. Je trouve dommage de n'avoir pu échanger avec lui sur le contenu de cet ouvrage. Peut-être que cela l'aurait aidé à faire preuve de compassion envers lui-même. Il s'agit d'un professeur âgé dont l'angoisse résidait dans la perte de son indépendance. C'en était au point qu'il ne pouvait plus assurer sa toilette intime.

Pourtant cet homme âgé et malade a gardé son initiative. Il a appris à apprécier sa dépendance. Il savait qu'il allait bientôt

mourir et il trouvait magnifique que l'on masse ses jambes et ses fesses. Il savourait ses soins, les yeux clos et sans réticence. « C'est comme si l'on se retrouvait petit enfant ! » Voilà ce que m'apprenait cet homme avisé. Il a consenti à redevenir un petit nourrisson et il a pu, ainsi, vivre ses limites. Mon père, lui, ne l'a pas pu.

Leo FIJEN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mettre à son service en toute liberté nos mains, nos cœurs et nos yeux pour faire face à l'essentiel. À cet effet, nous disposions d'assez d'argent. Et c'est tout naturellement que nous avons apporté notre concours à toutes les tâches et que nous avons ainsi épaulé le personnel médical.

Dans la famille de mon père, l'argent a toujours été un sujet important et il le demeure. Mais en la circonstance, il n'a plus joué aucun rôle. Mon père, au début, a trouvé que c'était dommage de dépenser tant d'argent. Quelques jours plus tard, il était heureux que nous ayons réglé le problème de cette manière. Ses enfants étaient jour et nuit à ses côtés pour avec lui, prier, parler ou rester silencieux en sa présence. Le salon où le sujet de l'argent avait si souvent donné le ton de la conversation, se trouvait à présent sous le signe de la prévenance et de l'amour.

Nous fêtions l'amour envers notre père, ainsi que notre amour réciproque. Nous avons alors apprécié d'être là les uns pour les autres et pour prendre soin de notre père. Chaque jour, nous nous réjouissions de nous retrouver et de faire l'expérience de notre attachement familial. C'était merveilleux de savoir qu'on n'était pas seul, qu'on avait des frères et sœurs, des cousins et des cousines, des oncles et des tantes, des amis et des connaissances. Cela a donné et donne encore un sens à notre vie, une signification à la mort, ainsi que beaucoup de réconfort. C'est ce que nous avons ressenti de la façon la plus intense quand, au cœur de la nuit, nous nous sommes retrouvés autour du lit de notre père qui venait de mourir. Nous sommes tombés dans les bras les uns des autres, nous embrassant très fort. Nous avons prié ensemble et nous sommes restés groupés pour régler tout ce qui s'imposait en la circonstance.

Nous ne voulions pas laisser se dissoudre cette solidarité. C'est pourquoi, nous avons ensemble vidé la maison. Soir après soir, jour après jour, semaine après semaine. Nous l'avons fait

en commun et nous avons le sentiment que nous nous rapprochions de plus en plus les uns des autres. C'est ce que nous désirions fêter : c'est pourquoi, nous, le jour où la maison a été pratiquement vide, nous avons pris un repas ensemble. Nous l'avons fait en ce lieu symbolique : là où nous avons grandi ensemble en famille. Effectivement, la mort de notre père nous a rassemblés, nous ses enfants, d'une manière nouvelle.

Cela s'est traduit aussi dans le partage de ses affaires. Aucune parole déplacée n'a été prononcée. Chacun, homme ou femme, a eu la possibilité d'emporter ses objets préférés. L'un en choisit plus que l'autre. Parfois, nous voulions tous prendre trop de choses : des photos, des albums constitués par lui ou d'autres objets qui représentaient beaucoup pour nous. Mais plus j'en prenais, plus je pensais que ces objets avaient cessé de représenter mon père ou ma mère, ils demeuraient sans vie. Ces photos ou ces objets auxquels on s'attachait ne feraient pas revenir mon père et ma mère : ils ne peuvent arracher mes parents à la mort. S'approprier ce qui a appartenu à des êtres chers représente une tentative quasi désespérée de ressaisir ce qui nous file entre les doigts. Finalement, je dois assumer le caractère éphémère des choses, car même les objets disparaîtront un jour. Les morts survivent avant tout dans mon cœur et y suscitent la vie plus que ne peuvent faire des objets récupérés. Si je désire continuer de vivre avec mes parents, je dois faire l'effort de les évoquer bien au-delà du crayon, de la casquette ou de la truelle de mon père. Tout cela se trouve dans ma chambre parmi bien d'autres objets. Mais cela renvoie à une vie du passé qui jamais ne reviendra.

Voilà peut-être pourquoi nous nous sentons si orphelins ; nos parents ne reviendront plus jamais. Ils ne nous attendront plus et ne seront plus là pour nous accueillir avec leur inlassable hospitalité. La porte est fermée à jamais. Le salon est

définitivement vide. Ce sentiment d'être chez soi, source de tant de sécurité, a disparu sans retour. Cela fait mal. Mais la plus grande souffrance vient d'ailleurs et je l'ai appris dans un autre ouvrage. Nicolaas Matsier décrit la maison fermée et les sentiments des enfants qui n'ont plus de parents. Il met le doigt sur la plaie. Les enfants savent qu'à présent, entre eux et la mort, il n'existe plus rien. Voilà ce qui fait surtout souffrir : savoir que nous sommes les prochains à devoir nous incliner devant l'inéluctable. Je me trouve sans défense face à ma propre fin.

Leo FIJEN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans les bras de cette femme. Nous savions que la mort était proche et qu'une dernière fois, la vie avait frappé à la fenêtre du jardin. Les hommes meurent comme ils ont vécu : ce fut le cas pour mon père.

Leo FIJEN

Les hommes meurent comme ils ont vécu

Cher Leo,

« Les hommes meurent comme ils ont vécu. » Cette découverte s'est imposée à vous quand, le jour de votre anniversaire, vous avez relu les notes que vous aviez prises durant les jours où vous avez fait vos adieux à votre père. Et vous vous étonnez d'avoir oublié maintes choses que vous aviez consignées. Vous vous étiez alors contenté de noter ce qui s'était passé. Et vous êtes surpris que ce soit maintenant, après coup, que vous découvriez la véritable portée des faits et gestes d'alors. Voici d'abord cette femme en émoi qui s'est égarée et qui ne savait plus où elle se trouvait. À présent, vous réalisez que cette rencontre imprévue n'était pas un hasard. Elle était l'expression même de l'amour que votre père a manifesté dans sa vie. Il n'a pas vécu pour lui-même, mais pour autrui. À la place de votre père, dans l'ultime sommeil dont il ne s'est pas réveillé, vous avez porté secours à cette femme désorientée. D'une certaine manière, votre père vous a légué sa propre maxime de vie : être disponible pour autrui, être ouvert à celui qui a besoin d'aide. Dans les heures ultimes de sa vie, votre père vous aura montré au nom de quoi et en vue de quoi il a vécu. Mais il vous a aussi confié une mission : que votre comportement soit fidèle au sien. Vous l'avez fait comme spontanément, sans beaucoup réfléchir. Ainsi,

quelque chose de l'esprit de votre père vous a été transmis.

Vous n'avez pas la même profession que votre père. Mais ce que votre père vous a montré dans sa mort est, du même coup, un modèle à partir duquel vous pouvez comprendre votre métier de journaliste. Quand nous écrivons ou que nous parlons en public, nous ne le faisons pas pour nous, mais pour des gens qui sont égarés et déconcertés à qui nous voulons ouvrir les yeux, non pas parce que nous connaissons mieux la vie qu'eux, mais parce que Dieu nous envoie vers eux en une étape de leur existence où ils ne savent plus à quoi s'en tenir, et se trouvant désorientés, ne sachant plus bien où ils en sont. Ainsi donc, les événements qui se sont produits lors de la mort de votre père représentent pour eux une référence possible, apte à leur faire mieux saisir ce qu'ils vivent dans leur quotidien personnel et professionnel.

Le deuxième épisode significatif dont vous vous êtes ressouvenu le jour de votre anniversaire a été la visite du curé et son invitation, faite à vous et à vos frères et sœurs, de prier ensemble pour votre père. Il aimait la prière commune en famille. Il émane de ce rite collectif une grande énergie et il renforce toujours les liens de ceux qui sont nés d'une même souche. Il conforte leur foi. Prier ensemble crée un climat de sécurité. La famille se sait portée par Dieu. Elle ne se crispe pas sur elle-même et sur ses propres sentiments, mais elle regarde d'un même élan vers Dieu qui la soutient. Cela confère à la solidarité du sang sa profondeur et suscite un sentiment de communier au même esprit qui l'emporte sur les liens purement familiaux. Cette expérience ne se borne pas à montrer un aspect de la nature de votre père. D'une certaine manière, elle constitue aussi un modèle pour votre façon de vivre. Peut-être va-t-elle vous donner le courage d'inviter autrui à prier, quand l'occasion s'y prêtera. Nous avons toujours à surmonter une certaine gêne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les rites ne sont pas toujours religieux

Cher Leo,

Quelle belle image ! « Quand le chemin ne mène nulle part, on se met à prier ! » Quand nous ne pouvons plus aller de l'avant, nous devons emprunter un autre chemin : celui de la prière. Les cyclistes et les automobilistes qui se sont heurtés à l'impasse de Certosa di Pesio, sont entrés dans la vieille église du monastère des chartreux. Nous ignorons quelle prière ils ont pu faire ; mais, pour eux, l'entrée dans ce sanctuaire en était déjà une. Ils ont réalisé là qu'il y avait autre chose que de toujours se griser de vitesse. La prière est un temps de repos sur la route. Nous faisons une pause. Nous nous arrêtons. Nous faisons silence. Le mot allemand *Stille* (« silence ») vient de *stehen bleiben* (« rester sur place, arrêter »). Nous marquons un arrêt pour nous mettre à l'écoute de ce que nous dit le silence. Il nous ouvre, en cours de route, un espace différent des secteurs connus de notre vie. C'est l'espace de Dieu où nous entrons en priant. Et nous y découvrons d'un coup que les soucis et les peurs ne peuvent plus nous agresser. En ce lieu, nous sommes protégés. Nous sommes libérés du bruit extérieur, des attentes et des requêtes d'autrui ainsi que des interrogations qui nous habitent constamment, nous demandant si nous sommes assez bons, si tout ce que nous faisons est correct, et ce que les autres peuvent bien penser de nous. Quand le chemin s'interrompt, la prière

nous offre un espace où nous pouvons trouver le repos. Elle nous ouvre une demeure où nous pouvons nous sentir chez nous, parce que Dieu y est présent. Là où Dieu habite mystérieusement, on peut vraiment être chez soi.

Souvent, nous associons la prière aux rites. En entrant dans une église, nous prenons de l'eau bénite, nous faisons une inclination ou une gémulation, nous allons nous asseoir. Beaucoup de ceux à qui les mots manquent pour prier accomplissent pourtant des rites immémoriaux. Par ces gestes, quelque chose se passe en eux. Ils entrent en contact avec leurs racines spirituelles. Ils y retrouvent la sécurité et cette impression d'être chez eux que ces rites leur ont donnés dans leur enfance. Du coup, ils replongent dans la foi qu'ils ont professée dans leur jeunesse. Ils ont eu conscience alors qu'il existait quelque chose qui les dépassait, que la prière les plongeait dans une sécurité, plus profonde encore que celle que pouvaient leur prodiguer leurs parents. De nos jours, un bon nombre de gens souffrent de dépression, parce qu'ils n'ont plus aucune racine. La dépression est souvent un cri de détresse de l'âme qui gémit contre la perte de cette source première et de leur patrie intérieure. Ainsi, la prière veut-elle nous inviter à rechercher ces fondements. En accomplissant ces rites qu'avant nous, nos parents, nos grands-parents et nos arrière-grands-parents ont pratiqués, nous participons de leur foi, de leur énergie vitale, de la manière dont ils ont maîtrisé les difficultés et les vicissitudes de leur existence.

Il n'est pas nécessaire que les rites soient toujours religieux. À la mort de votre père, vous en avez vécu des deux sortes. D'une part, le rite que votre père a pratiqué en ne cessant pas de prier. Précisément, cette prière du chapelet vous a donné la paix intérieure, avec le sentiment de vous savoir en union avec votre père. Après son décès, vous avez retrouvé cette forme de prière.

Elle vous a réconforté dans l'instabilité causée par votre deuil. Mais, d'autre part, après la mort de votre père, vous avez eu recours à un rite tout à fait profane. C'était la veille des obsèques, vous vous trouviez dans la maison où il était en bière. Comme c'était un mercredi, vous êtes allé, comme faisait votre père, acheter du poisson chez son fournisseur habituel et vous l'avez mangé près de lui. En refaisant ce que votre père avait fait, vous avez marché sur ses traces et posé les mêmes gestes. Vous n'avez pas fait cela à la légère, mais vous l'avez fait en pleine conscience. En mangeant ce poisson, vous avez pensé à votre père et pressenti ce que cela signifiait de réitérer ce rite le mercredi. Les rites structurent notre existence et lui donnent un cadre. Ils manifestent l'estime que nous avons pour notre vie dont nous pouvons faire une fête. Et pour cette raison, nous ne nous contentons pas de subir cette vie, mais nous la célébrons par des rites tout à fait personnels. En mangeant du poisson, vous avez perçu un aspect du mystère de votre père et de la façon dont il maîtrisait son existence.

Évoquons une autre fonction des rites. Ils traduisent des sentiments qu'autrement vous n'auriez jamais exprimés. Ils manifestent entre les personnes un accord intime que souvent la parole est incapable de manifester. Voilà ce qu'ont vécu vos parents lors de l'agonie de votre mère. À son chevet, votre père et votre mère ne trouvaient pas les mots appropriés pour communiquer. La mort est une réalité si nouvelle et si étrange que les mots font défaut pour s'en entretenir. Pourtant, quand votre mère a demandé à votre père de lui apporter la communion, leur relation a connu d'un seul coup une proximité et une densité que les mots seuls n'auraient pu susciter. Ce n'est pas seulement la forme extérieure du rite qui les a unis au plus profond d'eux-mêmes. C'est aussi son contenu. Votre père a donné à votre mère le corps du Christ, mort et ressuscité pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la patience de votre mère à votre égard, vous avez développé cette vertu en vous. Et vous avez davantage confiance en vos dons d'écrivain. Il ne s'agit pas de copier votre mère : au contraire, son image ne planant pas audessus de vous de façon menaçante, elle vous incite à développer votre propre créativité.

La mémoire de votre père vous met en relation avec un modèle d'homme de prière. L'expérience que vous avez vécue près de son lit de mort vous a encouragé à oser prier devant les autres et avec les autres, allant jusqu'à reprendre la pratique du rosaire, dévotion que beaucoup dédaignent, et d'expérimenter au sein de la prière, sérénité, énergie et confiance. En vous souvenant de votre père qui a toute sa vie sauvegardé son esprit d'enfance, vous avez, à votre tour, retrouvé cette spontanéité enfantine en vous. Et vous avez osé éprouver des sentiments personnels sans redouter que des collègues plus prosaïques se moquent de vous. Tel est le véritable objectif du deuil : vivre de façon personnalisée ce que nos parents ont vécu. On ne vit pas sans racines, sinon on a vite fait de végéter. En vivant à partir de celles de nos parents, notre arbre se déploie ; dans ses branches, les oiseaux viendront bâtir leurs nids et se mettront à chanter, comme le promet l'Évangile (Matthieu 13,31s.). Et beaucoup viendront s'appuyer contre notre arbre pour y trouver paix et soutien. C'est bien notre arbre à nous qui se développe, sans s'identifier à celui de nos parents. Mais il trouve son fondement dans leurs racines. Il prospère et devient une source de grâce pour un grand nombre.

La pire souffrance entraîne la proximité la plus grande

Cher père Anselm,

Au cours des derniers mois de l'année, nous avons transformé notre maison. On a déjà démoli la remise et, de l'autre côté du jardin, on construira quelque chose de plus petit, pour élargir l'espace disponible. On déplacera la remise et on agrandira notre maison de plus de deux mètres. Cela signifie que l'arrière de la maison sera dégagé par le jardin, sur lequel donneront la cuisine et le salon. Nous espérons qu'à Noël, nous en aurons fini avec le gros œuvre. En attendant, nous nous trouvons en plein chamboulement et nous nous sentons un peu démunis et affectés.

L'état actuel de notre maison me rappelle celui où je me sentais l'année dernière. L'assurance et la sécurité avaient disparu, ce qui avait été évident dans ma vie quotidienne s'était totalement estompé. J'ai lu dans un livre consacré au deuil que ceux qui ont perdu quelqu'un de proche se voient eux-mêmes autrement. On a alors le regard de quelqu'un qui revient de chez l'ophtalmologiste et qui reçoit la lumière du jour avec des pupilles dilatées. Je me reconnais bien dans cette image.

L'enveloppe protectrice s'est rompue, les sécurités de ma vie ont disparu ; durant ces derniers mois, je me suis senti plus d'une fois fragile et sans défense. Par là même, j'étais plus

sensible à la critique, aux tensions et aux idées noires. Parfois, j'ai eu l'impression que mon entourage pouvait s'en rendre compte. Disons simplement que, par instants, j'aurais voulu être ailleurs, pour me protéger de ce monde mauvais qui poursuit impunément son cours.

En ces instants d'apathie et de dénuement, je revoyais ma mère à l'hôpital agitant ses mains dans le vide, comme si elle ne parvenait plus à trouver l'emplacement de son nez, ses yeux, ses joues et son menton. Cette image m'a marqué : cette main impuissante, cherchant à saisir la vie qui peu à peu disparaissait. Et j'ai dû faire la même expérience auprès de mon père, les derniers jours où, chez lui, il attendait la mort. Il donnait l'impression de quelqu'un qui refusait de voir disparaître la vie ; souvent, il cherchait un point d'appui qui se dérobaient. Ces images, enfouies au fond de moi, ne cessaient de me hanter. Dans mes pires moments d'égarement, elles m'ont frappée comme l'éclair. Dans ces cas-là, pendant quelques instants, je n'étais plus sur terre et je pensais que chacun pouvait voir tout ce qui se passait en moi, tellement j'étais alors désespéré et sans défense.

Ces derniers mois, j'ai compris qu'il n'était pas bon de s'apitoyer continûment sur soi. Cela n'aide personne, ni nos chers défunts, ni nos proches, ni non plus nous-mêmes. À présent, je le sais, la souffrance provenant de ces plaies ouvertes en mon cœur fait aussi remonter à la surface les souvenirs les plus beaux. Peut-être faut-il que j'éprouve ce sentiment de dénuement et de faiblesse pour me permettre de connaître plus en profondeur l'amour de mes parents et de l'intérioriser. Je voudrais expliquer ce que je veux dire par là. Il me faut revenir auprès du lit de mort de ma mère. Les dernières semaines, ce fut vraiment un chemin de croix douloureux. Les médecins ne voyaient plus qu'un seul remède contre sa vasoconstriction :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vivant » (*Gloria Dei vivens homo*).

Je vous souhaite un temps d'Avent riche en grâces, où vous allez vivre sous un jour nouveau l'attente de la venue du Christ, la veille et la prière, la paix et le chant des cantiques de cette période liturgique, en communion avec votre père et votre mère qui, eux, sont pour toujours parvenus auprès de Dieu. Puissent-ils vous donner l'assurance, que vous aussi vous pourrez vous approcher de Celui qui seul peut combler vos aspirations les plus profondes. Pour ma part, je vous souhaite que, dans votre recherche de Celui qui modèle votre vie et lui donne son unité, vous ayez la certitude que le Christ viendra vous combler aussi du mystère de son amour.

Bibliographie

- Mitch ALBOOM, *Dienstag bei Morrie. Die Lehre eines Lebens*, Munich, Goldmann, 2005.
- Joseph BERNARDIN, *Das Geschenk des Friedens*, Munich/Zurich, Neue Stadt, 1998.
- Joan DIDION, *Das Jahr magischen Denkens*, Berlin, List, 2008.
- Wolfgang IBERG, *Womit habe ich das verdient ? Die unverständliche Gerechtigkeit Gottes*, Vier Türme, Münsterschwarzach, 2005.
- Nicolas MATSIER, *Selbstporträt mit Eltern*, Munich/Zurich, Piper, 2003.
- Henri NOUWEN, *In einem anderen Licht. Von der Kunst des Lebens und Sterbens*, édité par Andrea Schwarz, Fribourg, Herder, 2006.



Composition et mise en pages réalisées
par Compo 66 – Perpignan
472/2012

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en mars 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France